

L'antimodernisme de la NRF

Il est juste d'associer la NRF et le modernisme, ou même le haut modernisme, comme on dit en anglais, avant la Première Guerre mondiale et durant l'entre-deux-guerres, mais il serait inopportun de méconnaître le tropisme antimoderne de la revue et de la plupart de ses fondateurs et piliers. L'antimodernisme de la NRF, concurrent de son modernisme entre 1909 et 1914, et de 1919 à 1940, ou son ambivalence à l'égard du modernisme, justifiait qu'on s'y déclarât à la recherche d'un « classicisme moderne », ni d'avant-garde ni d'arrière-garde, mais souvent plus proche, avant 1914, de Maurras que d'Apollinaire. Gide, Ghéon, Copeau, Schlumberger, Rivière étaient, ou rêvaient d'être, des « classiques modernes ». Dans les années 1930, *Les Fleurs de Tarbes* réfuteront encore l'avant-gardisme, en l'occurrence surréaliste, et, en passant, Gourmont, rival de Gide vers 1909 et théoricien de la « dissociation des idées », fondement de l'image poétique moderne. Paulhan mène sa contre-attaque au moment où l'avant-garde s'institutionnalise et menace de dominer le champ littéraire. De fait, la guerre bouleversera les positions, Sartre et Aragon en sortiront vainqueurs, et le débat du moderne et de l'antimoderne n'y survivra pas, non plus que la NRF. Contre le modernisme et son influence, Paulhan plaidait pour le lieu commun, pour la rhétorique comme anti-Terreur, pour la littérature comme généralité. On a parfois décrit la NRF comme un juste milieu de bourgeois français distingués, de rentiers, tels Schlumberger ou Martin du Gard, ou même d'hommes fortunés, tels Gide et Larbaud. Un certain conservatisme social ne pouvait pas aller sans quelque prudence littéraire.

Entre Apollinaire et Péguy

Rien n'illustre mieux l'ambivalence de la NRF à ses débuts que les relations qu'elle entretint avec Apollinaire¹. Le poète publia dans la NRF une seule note, éreintant *L'Armée dans la ville* de Jules Romains, drame unanimiste, en avril 1911. Il commençait par citer l'*Appel à la jeunesse* de Romains : « Il est temps qu'un art à la fois classique et national, traditionnel et novateur, austère et ardent [...]. » Apollinaire n'avait que faire de pareille synthèse et dénonçait tous ces qualificatifs, avant de conclure violemment : « S'il y a un esprit nouveau, qu'il se traduise autrement que par ces imitations du romantisme et du naturalisme par quoi se manifestent les incertitudes actuelles des imaginations². » Que voulait la NRF ? Jusque-là elle s'était montrée plutôt en sympathie avec l'unanimisme, et elle aurait pu reprendre à son compte les termes de l'*Appel* de Romains, mais elle laissa faire Apollinaire, lequel ne devait toutefois plus jamais publier dans la revue. La NRF de Gide zieutait du côté de l'avant-garde, mais elle n'était pas d'avant-garde. Par son modernisme distingué, elle comptait toucher l'ensemble du public lettré, et cela la séparait d'emblée d'une avant-garde bohème.

¹ Sur Apollinaire et la NRF, voir Michel Décaudin, *La Crise des valeurs symbolistes*, Toulouse, Privat, 1960, p. 338-348 ; et Anna Boschetti, *La Poésie partout : Apollinaire, homme-époque (1898-1918)*, Seuil, 2001, p. 113-131.

² NRF, avril 1911, t. V, p. 610-612.

La sagesse de la *NRF* était déjà apparente dans le choix qu'elle fit à ses débuts de s'intéresser plutôt au roman, genre bien reçu du public lettré, qu'à la poésie, genre de prédilection des avant-gardes, lesquelles condamnaient le roman. Relativement ouverte, la revue intégra peu à peu les expériences d'avant-garde, mais non les plus risquées. Suivant un cheminement décalé mais analogue, Duhamel et Romains, chefs de file de l'unanimisme, devaient vite renoncer à la poésie pour le roman, qui les mènerait à l'Académie. « Cette stratégie divergente par rapport à l'avant-garde apparaît comme étroitement liée à l'origine sociale et aux dispositions des agents », juge Anna Boschetti, en termes inspirés de Pierre Bourdieu³. Suivant cette analyse, l'avant-garde poétique recrute plutôt des marginaux et des étrangers, à la différence de la *NRF*, où se retrouvent des Français disposant de capital économique, social et culturel, et éloignés de la vie de bohème. Comme devait le rappeler Jules Romains : « C'est un milieu de bourgeois riches et dilettantes [...]. Nous n'avons rien à faire chez eux⁴. » Entre avant-garde et *NRF*, les unanimistes, s'ils ne jouissaient pas de rentes, avaient fréquenté l'Université et disposaient de capital scolaire : c'étaient des boursiers, non des héritiers, suivant la fameuse distinction de Thibaudet, ou des doctrinaires, non des dandies (Boschetti explique le refus initial de Proust à la *NRF*, par la peur d'être déjà trop identifiée aux salons, aux Verdurin). Revue de synthèse, la *NRF*, en s'instituant, trouvera de plus en plus ses lecteurs chez les boursiers ; elle conquerra son public dans les couches nouvelles d'une population en rapide augmentation entre les deux guerres, les professeurs et les étudiants, qui se reconnaîtront en Alain ou Thibaudet. Ainsi la stratégie institutionnelle de la *NRF* aurait été sociologiquement incompatible avec l'aventure des avant-gardes.

L'aversion d'Apollinaire pour le « nouveau style pompeux » de Claudel, bientôt grand écrivain de la *NRF*, est symptomatique : « C'est à la portée de tout le monde et je me demande pourquoi les *Annales* ne publient pas du Claudel afin que les cousines se croient désormais aussi Thomistes qu'elles sont Bergsoniennes et Nietzscheennes », écrit-il en 1900 à Madeleine Pagès. Gide, Romain Rolland, Verhaeren, Péguy, juge-t-il encore, « toute cette littérature d'avant-guerre [est] presque aussi plate que celle des temps napoléoniens ». Valéry ne lui agréa pas davantage, comme il le confie à Breton : « Je crois que Rimbaud pressentit bien des choses modernes. Mais ni Valéry ni d'autres raffinés ne les ont senties. » Enfin, « je crois, dit-il de Gide, qu'il m'aime bien et je l'inquiète en excitant sa curiosité mais je n'ai jamais pu me résoudre à collaborer à la *NRF* qui est sa revue (je ne sais pourquoi)⁵. »

Anna Boschetti explique les divergences entre la *NRF* et l'esprit nouveau par les stratégies de carrière : la *NRF* de Gide ne se voulait pas un laboratoire expérimental mais une « instance d'arbitrage⁶ » ; cela la rendait plus proche des néoclassiques maurassiens, comme un Jean-Marc Bernard, ou de Charles-Louis Philippe, que de l'avant-garde. Ghéon, dans les « Considérations générales » introduisant sa nouvelle « Chronique de la poésie » en février 1912, exprimait nettement la position modérée de la revue. Il reconnaissait la dette de la poésie présente envers le symbolisme, mais il condamnait aussi les excès de l'impressionnisme et de la suggestion poétique : « [...] qu'on ait même perdu la raison... je suis prêt à en convenir. L'œuvre de Mallarmé, les géniales

³ Boschetti, *La Poésie partout*, p. 114.

⁴ Romains, *Souvenirs et confidences d'un écrivain*, Fayard, 1958, p. 33.

⁵ Citations d'A. Boschetti, *La Poésie partout*, p. 118.

⁶ *Ibid.*, p. 123.

Illuminations de Rimbaud en font foi. Mais, tandis que revient à nous la sagesse, nous recueillons le bénéfice de ces nécessaires folies. » Et il appelait de ses vœux une synthèse de l'intelligence et de l'image : « Allons-nous assister à l'accord des contraires, après tant d'oscillations ? Ce serait le but idéal vers lequel devrait tendre aujourd'hui tout poète⁷. »

Gaston Gallimard, amateur de peinture moderne, se montrait lucide sur la nature de la *NRF*, comme l'indique le témoignage qu'il rédigea, mais ne publia pas, à la mort de Rivière en 1925 : « Jacques Rivière n'était pas un défricheur de pointe comme Félix Fénéon, jadis, à *La Revue blanche*. Il n'était pas un révolutionnaire. Il était un contemporain de son temps, le témoin absolu. Il ne creusait pas la brèche. Il la constatait et la franchissait⁸. » Ainsi Rivière s'était-il fait l'apologiste du roman d'aventure⁹, non de la poésie nouvelle, moins en mesure de conquérir le public lettré, avant que la *NRF* ne publie *Le Grand Meaulnes*, modèle de « classique moderne »¹⁰.

À la veille de la guerre, le rapprochement de Péguy, antimoderne par excellence, et de la *NRF* était remarquable. Ghéon rendait compte de *La Tapisserie de Notre-Dame* et d'*Alcools* l'un après l'autre en août 1913. C'étaient les extrêmes, un poète qui semblait ignorer tout ce qui avait succédé au Parnasse, l'autre qui jouait de toute la culture poétique, de la laisse médiévale au vers libre et au-delà. Ghéon, s'il n'était convaincu ni par l'un ni par l'autre, se montrait plus sévère pour Apollinaire. « Oh ! je fais bon marché de ces essais sans ponctuation où des images disparates se succèdent ! », disait-il des poèmes les plus audacieux d'*Alcools*, tel « Zone ». Il contestait le portrait cubiste d'Apollinaire par Picasso placé en frontispice du recueil, lequel il jugeait incohérent et souvent fabriqué. Sa préférence, malgré le côté rhétorique de ses ressassements, allait à Péguy : son œuvre « est bien faite pour déconcerter notre époque, mais elle y prend sa place et saura s'y tenir¹¹ ».

Signe de bonnes relations entre Péguy et la *NRF*, des poèmes patriotiques de François Porché, publiés dans la *NRF*¹² (et dans le *Mercur de France*), furent repris dans *Nous*, dernière livraison des *Cahiers de la quinzaine*, le 12 juillet 1914. Rivière avait été séduit par la *Note sur M. Bergson et la philosophie bergsonienne*, parue dans les *Cahiers de la quinzaine* en avril 1914¹³. Péguy s'y portait au secours de Bergson, attaqué par Julien Benda dans *Une philosophie pathétique*, que Péguy, être compliqué, avait lui-même publié dans les *Cahiers de la quinzaine* en 1913. Bergson, moderne pour les uns (Rome), antimoderne pour les autres (la Sorbonne), était au centre du débat, au moment où il entrait à l'Académie et où le Vatican inscrivait son œuvre à l'Index. Au nom du comité de la revue, Rivière demande un article à Péguy le 15 mai 1914, « du ton et de la dimension » de la *Note sur M. Bergson*, pour lequel il lui offre trois cents francs. Péguy accepta ; l'article, « D'un autre aspect de la philosophie bergsonienne », devait paraître en août et septembre¹⁴. Comme on sait, la guerre suspendit ce projet, mais au moment de partir au front, d'y mourir, Péguy écrivait un article pour la *NRF*.

⁷ *NRF*, février 1912, t. VII, p. 279.

⁸ J. Rivière, G. Gallimard, *Correspondance, 1911-1924*, Gallimard, 1994, p. 241-242.

⁹ Rivière, « Le roman d'aventure », *NRF*, mai-juin 1913, t. IX.

¹⁰ *NRF*, juillet-novembre 1913, t. X.

¹¹ *NRF*, août 1913, t. X, p. 282-288.

¹² Dixième cahier de la quinzième série. Porché, « Pire que la mort », *NRF*, octobre 1913, t. X, p. 497-526, ou « Comment l'amour colore le temps », *NRF*, juillet 1914, t. XII, p. 58-71.

¹³ Péguy, *Œuvres en prose compètes*, éd. R. Burac, Gallimard, « Bibl. de la Pléiade », 1992, t. III, p. 1790.

¹⁴ *Ibid.*, p. 1791.

Thibaudet et le radicalisme

Autre symptôme, parmi d'autres, du tropisme antimoderne de la *NRF* : Thibaudet, le grand critique qui devait y prendre de plus en plus de place entre les deux guerres et jusqu'à sa mort en 1936, consacrait en 1920-1923 les trois volumes, publiés chez Gallimard, de ses *Trente ans de vie française* (les années 1890-1920), à Maurras, Barrès et Bergson. Alors qu'il avait publié un premier ouvrage sur Mallarmé dès 1912 aux Éditions de la *NRF*, il ignora entièrement les avant-gardes du début du siècle. Il appartenait à la génération symboliste ; c'était elle qu'il comprenait, et il devait ensuite se montrer hostile au surréalisme.

Dans son *Histoire de la littérature française* (1936), Thibaudet réduit Apollinaire à la portion congrue, puis ne dit rien du surréalisme, ni de Malraux, Céline et Queneau, non plus que de Colette. Thibaudet n'a pas été tendre pour les générations montantes, attirées à la *NRF* par Rivière et Paulhan après 1919 : « Le poisson soluble d'André Breton est un mouvement qui se meut, s'emporte, se dévore lui-même, comme les chopes à Genève, dont les faux-cols sont si élevés qu'en laissant reposer la bière on les voit se boire toutes seules¹⁵. » Dans « Attention à l'unique », son dernier article en 1936, Thibaudet, se défendant d'avoir « manqué d'attention à l'unique », à la littérature nouvelle, répondait que « c'[était] l'unique digne d'attention qui lui [avait] manqué¹⁶ ». Refusant de faire amende honorable, il condamnait sans appel à peu près toute la littérature d'après-guerre, laquelle, après Valéry, ne l'avait plus retenu, sauf Giraudoux, « le nouvel écrivain » auquel Bergotte était lui aussi sensible, dans la *Recherche* de Proust.

La reconnaissance de la *NRF* par le milieu littéraire et par le public lettré fut rapide. Défendant la littérature pure, l'autonomie esthétique et la qualité formelle, elle constitua vite, comme disent les sociologues, « la position dominante dans la hiérarchie interne du champ¹⁷ », supplantant non seulement les maisons d'édition anciennes, comme Plon, Fasquelle et Calmann-Lévy, en perte de vitesse après la guerre, mais dépassant Grasset par la distinction et constituant une instance de légitimation rivale de l'Académie. Ainsi Proust, dès qu'il le put, se hâta-t-il de quitter Grasset pour rejoindre la *NRF*, dont le « classicisme moderne » marginalisait à la fois les néoclassiques, qui se rigidifiaient, et les avant-gardes, qui s'isolaient.

Politiquement, l'antimodernisme de la *NRF* de l'entre-deux-guerres correspond à la position du radicalisme français, très représenté dans la revue, avec des nuances, par Thibaudet, Alain et Benda, trois chroniqueurs de plus en plus en vue dans les années 1920 et 1930, au point que la revue se soit peu à peu identifiée à eux plus qu'à Gide. Leur antimodernisme littéraire vient de la gauche, du côté des professeurs. Suivant Thibaudet, la littérature penche à droite en France depuis le début du XIX^e siècle, tandis que le pays,

¹⁵ Thibaudet, « Épilogue à la "Poésie de Stéphane Mallarmé" », *NRF*, novembre 1926, t. XXVII ; *Réflexions sur la critique*, Gallimard, 1939, p. 184.

¹⁶ « Attention à l'unique », *NRF*, avril 1936, t. XLVI ; *Réflexions sur la critique*, p. 247. Paulhan n'a pas recueilli dans les *Réflexions* celle que Thibaudet avait intitulée « Du surréalisme », *NRF*, mars 1925, t. XXIV, où, comparant le « néo-romantisme » de Breton au « néo-classicisme » de Maurras, « également hyperboliques », Thibaudet s'avouait plus proche de celui-ci (p. 341).

¹⁷ Boschetti, *La Poésie partout*, p. 130.

la province, penchent à gauche. Au « mouvement sinistroyre », au « sinistrisme immanent de la vie politique française », juge-t-il dans *La République des professeurs*, fait contrepoids la vie littéraire parisienne : « La France c'est un pays où la littérature s'appelle Paris, exclusivement Paris, et où la politique s'appelle la province, rien que la province¹⁸. » L'idée vient d'Alain : « La pente est à droite, dit Alain, et le métier d'écrivain fait fatalement rouler à droite celui qui l'exerce¹⁹. »

La littérature penche à droite ; cela ne veut pas dire qu'elle soit de droite. Et la NRF n'a pas de ligne politique, sinon l'« extrême milieu » où cherchait à la situer Paulhan²⁰ ; elle cherche son chemin entre un antimodernisme littéraire de gauche, proche du radicalisme, et le modernisme réactionnaire ou même la révolution conservatrice auxquels aspireront certains de ses collaborateurs avant la Seconde Guerre mondiale et durant l'Occupation. La NRF fait parfois songer à une alliance étrange et instable de l'antimodernisme radical et du modernisme réactionnaire, alliance ne pouvant survivre aux années 1930.

Benda et Paulhan

Incarnation de l'antimoderne, de l'anti-intellectuel et de l'antilittéraire, Benda fit toute sa carrière sur une idée fixe : la réfutation de la philosophie et de la littérature contemporaines au nom du rationalisme, du moralisme et de l'universalisme des Lumières. Disciple déçu de Bergson, il étendit son procès à toute la littérature moderne, tenue pour bergsonienne, dans *Belphégor* en 1918, et reproduisit son réquisitoire dans *La France byzantine* en 1945. Or il devint une puissance à la NRF à partir de *La République des professeurs*, succès de librairie de 1927. Son « passage dura près de quinze ans et consista en une vraie royauté », dira-t-il lui-même, même si « cette longue vie de ménage reposait sur un malentendu²¹ ». Rien n'était en effet plus étranger à Benda, « rationaliste absolu », comme il se définissait²², que l'esprit NRF, qu'il jugeait, sur le modèle de Gide, « tout épris de doute, de “disponibilité”, d'inquiétude, fervent de pensée précieuse, de logique sibylline, d'ésotérisme verbal, méprisant de l'affirmé, du net, du rectiligne²³ ». Benda occupa la NRF de l'entre-deux-guerres comme la mauvaise conscience antimoderne de Gide ou de Paulhan.

Que pouvait penser Paulhan de Benda ? Comment purent-ils cohabiter si longtemps ? Le pluralisme de la NRF, « réactionnaire un mois, et révolutionnaire le mois suivant ; fasciste en janvier et antifasciste en mars », comme disait, peut-être vite, Paulhan en 1937²⁴, ne suffit à tout expliquer. Or Paulhan admirait Benda et publia huit livres de lui en feuilleton dans la NRF entre 1927 et 1937, au point qu'on voyait en lui

¹⁸ *La République des professeurs*, Grasset, coll. « Les Écrits », 1927, p. 29.

¹⁹ *Ibid.*, p. 168.

²⁰ Lettre à Ramuz du 6 mai 1934, *Choix de lettres*, éd. D. Aury, J.-C. Zylberstein, B. Leuilliot, Gallimard, 1986-1996, 3 vol., t. I, p. 320.

²¹ *Exercice d'un enterré vif (juin 1940-août 1944)* (1944), in : *La Jeunesse d'un clerc, Un régulier dans le siècle, Exercice d'un enterré vif*, préface d'Étiemble, Gallimard, 1968, p. 314.

²² *La Jeunesse d'un clerc* (1937), p. 114.

²³ *Exercice d'un enterré vif*, p. 314.

²⁴ « Présentation de la NRF à Radio 37 », *Œuvres complètes*, Cercle du livre précieux, 1966-1970, 5 vol., t. IV, p. 364.

l'éminence grise et presque le rédacteur en chef de la revue. « J'étais soutenu par le directeur, Jean Paulhan, qui publiait tous les écrits que je lui portais », écrira Benda après coup, mais lui-même se demandait pourquoi : si Paulhan goûtait ses écrits, « par de nombreux points il partageait l'esprit du lieu²⁵ », c'est-à-dire la préciosité, l'obscurité, l'indirection. De son côté Paulhan confiait en 1935 à Arland, qui avait « cessé tout à coup d'estimer Benda » : « Il est bien des choses en Benda que j'estime : par exemple son extrême honnêteté dans les problèmes qu'il pose [...]. Jamais il ne change même légèrement les termes de la question [...] pour trouver la réponse. Cela me paraît de plus en plus précieux²⁶. » Leur virulente et désagréable polémique de l'après-guerre exposera les malentendus de leur collaboration des années 1930²⁷.

Benda était aussi soutenu par Gide, qui le connaissait dès avant 1910²⁸ et le décrit ainsi en 1932, après son *Essai d'un discours cohérent* : « Contemporain de Proust et de Valéry, Benda, qui se révèle comme eux sur le tard, je ne m'étonnerais pas qu'il devînt l'un de nos principaux conducteurs²⁹. » Né en 1867, de la même génération que Gide, Claudel, Valéry et Proust, type du *puer senex*, Benda, dont on ne souvient pas qu'il ait jamais été jeune³⁰, devait enterrer toute ses contemporains et nombre de ses cadets. Par un certain masochisme, Gide appréciait bien Benda, qui ne cessait pourtant de dire du mal de lui, et il l'aurait défendu si nécessaire à la *NRF*, comme Thibaudet avait été introduit sur son insistance en 1911, contre l'avis de Rivière. Mais Paulhan était lui-même assez compliqué pour avoir pris plaisir à la présence de Benda à la revue afin de brouiller les cartes. Après la guerre, Gallimard publiera encore *La France byzantine* (1945) et *Exercice d'un enterré vif* (1946), où « la maison de la rue de Beaune » était méchamment attaquée, notamment Gide, Valéry et Alain.

Les rapports de Benda et de la *NRF* étaient confus bien avant qu'il ne collaborât à la revue. Le contentieux est ancien et documenté. Son roman *L'Ordination*, publié dans les *Cahiers de la quinzaine* en 1912, fut maltraité par Camille Vettard dans la *NRF*, réduit à de la psychologie abstraite de philosophe : « Pas de paysages, pas de descriptions, pas de portraits. [...] On croirait par instants à une transposition romanesque de l'*Éthique*. » Vettard, non bergsonien pourtant, condamnait l'intellectualisme de Benda : « Je crois qu'à une étude consacrée à M. Benda on pourrait donner pour sous-titre : *De l'impuissance de l'intelligence pure en art et en philosophie...* M. Benda est intelligent à l'excès. [...] Cela est incomparable de lucidité, d'invention dialectique, d'ingéniosité critique et d'érudition. Et cela cependant laisse insatisfait et troublé. C'est qu'ici l'intelligence est insuffisante. Il y faudrait l'intuition³¹. » Mais *L'Ordination*, médiocre roman, ébauche abstraite – Vettard n'avait pas tort –, n'en fut pas moins écarté du prix Goncourt pour des raisons suspectes, au septième tour et grâce à la voix du président, au

²⁵ *Exercice d'un enterré vif*, p. 314.

²⁶ *Choix de lettres*, t. I, p. 358.

²⁷ À une note sur « l'amitié du ménage Paulhan, laquelle a survécu à 1940 », dans l'édition originale d'*Exercice d'un enterré vif* (Genève, Éd. des Trois Collines, 1944, p. 46), que Benda supprime dans la réédition chez Gallimard en 1946, il substitue cette pique : « La méthode tainienne, m'écrit-il, est dans *Les Fleurs de Tarbes*. Elle me semble y être incognito » (p. 314).

²⁸ *Journal*, Gallimard, « Bibl. de la Pléiade », éd. É. Marty et M. Sagaert, 2 vol., 1900-1900, t. I, p. 635.

²⁹ *Ibid.*, t. II, p. 387.

³⁰ Un jour que Benda se plaignait de l'enthousiasme d'un des disciples de Péguy : « Il est jeune, me dit-il sévèrement. – Je vous assure, Péguy, que quand j'étais jeune... – Vous allez me dire que, quand vous étiez jeune, vous n'étiez pas si jeune que lui. Je m'en doutais » (*La Jeunesse d'un clerc*, p. 76).

³¹ Camille Vettard, *NRF*, septembre 1911, t. VI, p. 371-372.

profit du roman, non meilleur, d'André Savignon, *Les Filles de la pluie. Scènes de la vie ouessantine*. La décision, qui choqua, fut imputée à l'antisémitisme de Léon Daudet. Dans la *NRF*, Ghéon renvoya les deux candidats dos à dos, non sans marquer une petite préférence pour Benda : « [...] dans le cas présent, il semble que des raisons littéraires eussent dû suffire à la partager [l'académie Goncourt] en deux camps, quand il s'agit d'attribuer le prix à M. Savignon ou à M. Benda ; car on ne peut imaginer deux esthétiques plus complètement opposées que celles des deux favoris, – si tant est que M. Savignon en ait une³². »

Entre-temps, le même Vettard avait rendu compte du premier ouvrage de Benda contre Bergson, *Le Bergsonisme, ou une philosophie de la mobilité*³³, « rude et puissante attaque », avec modération et en rendant hommage à un « petit livre, d'une admirable beauté linéaire, résum[ant] un grand effort d'idées précises et de définitions claires³⁴. »

Toutefois le nouveau pamphlet de Benda contre Bergson, publié par Péguy en 1913, *Une philosophie pathétique*, était démolé par Édouard Dolléans, qui traitait l'ouvrage de « libelle » et formulait brutalement le reproche qui devait être toujours opposé à Benda : « Grâce à des définitions fabriquées de toutes pièces, M. Benda combat non une véridique image du bergsonisme, mais un fantoche de paille auquel ensuite il est aisé de mettre le feu³⁵. » Benda caricature ses adversaires afin de mieux les anéantir. « Il est pardonnable de nourrir des haines, et même de se tromper radicalement sur les idées contre lesquelles on entre en lutte, mais non de déformer celles-ci systématiquement³⁶. » Dolléans déplorait le ton désinvolte et impertinent de l'ouvrage : « Que voilà de médiocres inventions, et qui mesurent une critique dont l'impatiente mauvaise humeur, en éclatant trahit la faiblesse !/ Le style, qui étonne dans un *Cahier de la Quinzaine*, reste celui d'un pamphlétaire sans envergure³⁷. » Ce compte rendu particulièrement humiliant se terminait, après avoir rappelé la « belle formule » de Péguy : « Ce qu'on ne pardonne pas à Bergson, c'est d'avoir brisé nos fers », en comparant « ce petit livre à l'acte de ces pauvres hères qui vont dans les musées esquisser un geste contre une œuvre de maître afin d'attirer sur leur dénuement l'attention publique³⁸ ». Cette fois, l'auteur envoya une lettre de protestation, que la *NRF* publia dans le numéro de juin 1914³⁹. Benda clamait que c'étaient ses idées qui avaient été « déformées systématiquement ». Au moment même où Rivière demandait à Péguy de poursuivre dans la *NRF* sa défense de Bergson, et après trois articles coup sur coup, l'attitude de la *NRF* envers Benda semblait claire.

Publié en 1918, *Belphégor. Essai sur l'esthétique de la présente société française*⁴⁰ fut pourtant mieux accueilli. Cet ouvrage écrit durant la guerre dénonçait toute la littérature vivante sous prétexte qu'elle se fondait sur la sensation, l'émotion, l'expérience intérieure, au lieu de l'intellect. Claudel, Gide, Barrès, Colette, Maeterlinck, Suarès, Romain Rolland étaient assimilés à la descendance de Bergson et accusés de haine de l'intelligence. Benda défendait le classicisme contre le romantisme, la raison et

³² « M. André Savignon et l'académie Goncourt », *NRF*, janvier 1913, t. IX, p. 155.

³³ *Mercure de France*, 1912.

³⁴ *NRF*, novembre 1912, t. VIII, p. 940-944.

³⁵ *NRF*, mai 1914, t. XI, p. 885.

³⁶ *Ibid.*, p. 889.

³⁷ *Ibid.*, p. 889.

³⁸ *Ibid.*, p. 890.

³⁹ *NRF*, juin 1914, t. XI, p. 1087-1089.

⁴⁰ Émile-Paul, 1918.

l'universel contre l'intuition et l'individu. Son classicisme pouvait sembler l'assimiler à l'Action française, mais la défense des classiques était passée de droite à gauche à la faveur de la guerre, et les articles patriotes de Benda dans *Le Figaro*, sous le pseudonyme de Critias, pastichés par Proust dans les articles de guerre de Brichot, avaient fait de lui un homme en vue. Sans doute ses idées antimodernes étaient-elles proches des doctrines de Maurras, Lasserre, Daudet ou Massis, mais il leur était inassimilable, fe fût-ce que parce que l'échec de *L'Ordination* au prix Goncourt avait été imputé à l'antisémitisme de Daudet. Benda s'imposait comme un réactionnaire de gauche.

Or il était désormais pris au sérieux par ceux qu'il attaquait. Rivière lui-même rendit compte de *Belphégor* dans la *NRF* de juin 1919, premier numéro de la nouvelle série, en revenant sur le passé : « Nous n'avons pas toujours été tendres ici pour M. Benda. Peut-être même avons-nous fait preuve envers lui de quelque injustice⁴¹. » Certes Benda est toujours aussi rancunier, rechigné et désobligeant, « il n'aime pas ses contemporains et il s'applique méthodiquement à leur faire voir⁴² ». Benda incarne le ressentiment « comme la passion fondamentale de l'âme juive » suivant Nietzsche. Cela fait qu'il n'hésite pas à dire des vérités désagréables : « La haine donne du génie », écrit-il lui-même. Et Rivière s'accorde avec lui sur certains de ses diagnostics : « Il est certain que la part faite à la sensibilité, aussi bien dans la perception que dans l'élaboration esthétique, est devenue aujourd'hui exorbitante. » Sans doute Benda exagère-t-il en ramenant l'émotion esthétique à l'intellect, mais le directeur de la *NRF* partageait ses réserves sur les lettres d'avant-guerre : « [...] le préjugé de l'immanence de l'auteur à son œuvre » compromet « toute la création contemporaine⁴³ ». Et il désapprouvait lui aussi que le langage fût à présent conçu comme effet et non comme moyen, qu'en conséquence il se fasse aussi obscur que la chose – exemples d'onomatopées futuristes à l'appui –, avant d'appeler de ses vœux un redressement de la littérature conforme à celui de la nation : « Il faut, au moment où les plus belles qualités françaises semblent se réveiller, que nous retrouvions le secret de la transcendance et le goût de l'analyse⁴⁴. » En somme, Rivière proposait lui aussi un retour de l'intelligence, et s'il regrettait que la misanthropie de Benda lui ait fait ignorer l'effort de la *NRF* pour renouer avec « l'art intellectualiste », pour défendre, dès avant la guerre, « les vertus intellectuelles en art » – « M. Benda semble insinuer que nous sommes tous ici de purs "émotivistes". C'est un point que je ne lui accorderai jamais » –, il reconnaissait que Benda dénonçait de vrais maux. Cette fois, un livre de Benda était jugé pertinent, recevable par le directeur de la *NRF*, qui semblait suggérer une alliance au moment où *Le Figaro* publiait un manifeste du « Parti de l'intelligence » carrément conservateur et signé, entre autres, par Maurras, Massis et Halévy.

Que se passa-t-il entre 1919 et 1927 pour que Benda se mît à publier dans la *NRF* et en devînt un pilier ? Il fit son entrée à la revue en 1922 avec un article inattendu : un éloge d'Abel Hermant, qui lui permettait de s'en prendre une fois de plus aux modernes. L'auteur du *Crépuscule tragique* « pose, [...] dans la même abolition de dogmatisme, la même hiérarchie de valeurs que *Thaïs* ou que l'œuvre historique de Renan. Elle est bien l'expression [...] de la France intellectuelle et spéculative, dans son contraste avec la

⁴¹ *NRF*, juin 1919, t. XIII, p. 146-147.

⁴² *Ibid.*, p. 147.

⁴³ *Ibid.*, p. 150.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 152.

France montante, éprise, nécessairement hélas ! et peut-être pour son salut, des religions de la morale et de l'action⁴⁵ ». Benda, qui venait de publier un autre roman, *Les Amorandes*⁴⁶, faisait, dit-on, campagne pour l'Académie, mais Rivière continua de le tenir à distance, avant que Paulhan n'ouvrît de plus en plus libéralement les pages de la *NRF* à ce censeur du moderne⁴⁷.

La Trahison des clercs, un des titres les plus célèbres de l'entre-deux-guerres, publié en 1927 dans « Les Cahiers verts », dirigés par Daniel Halévy chez Grasset, avait paru d'abord dans la *NRF* entre août et novembre 1927. Paulhan comptait dessus, après *Bella*, *Le Voyage au Congo* et *Le Temps retrouvé*, pour faire faire un bond aux abonnements⁴⁸. Condamnant les compromissions des intellectuels avec la politique, l'invasion de la littérature par les passions partisans, la façon dont les intellectuels et écrivains, au lieu de modérer les passions politiques, les fortifient, Benda y défendait la raison universelle et la morale humaniste contre Barrès, Bergson et Péguy. Le moment était opportun. Soutenant que l'individualisme et le renoncement à l'universel menaient tout droit aux nationalismes, Benda fut l'un des premiers à se prononcer nettement contre les totalitarismes naissants. La rencontre entre Benda et la *NRF* n'en était pas moins curieuse, des deux côtés. Depuis ses débuts, la *NRF* se voulait le temple de la « littérature pure ». Certes, cette conviction avait été bousculée par la guerre, et Rivière s'était prononcé, par exemple sur la réconciliation allemande, à partir de 1919. Benda, lui, qui était devenu une plume patriotique durant la guerre, prétendait au contraire se désengager. Il avait pu sembler proche de la droite par son classicisme, puis, ses espoirs académiques déçus, il revenait au ciel des idées, avant de se diriger de plus en plus plus à gauche dans les années trente, et il devait se créer une position originale de réactionnaire de gauche, défenseur du classicisme comme Maurras, mais sur bien des points peu éloigné de Thibaudet, lequel du reste l'appréciait peu.

La Trahison des clercs, une fois le volume publié, ne fut pas moins critiqué dans la *NRF*, par Gabriel Marcel, suivant un argumentaire identique à celui qu'avait employé Rivière en 1919 : « Le pressant réquisitoire dressé par M. Benda contre la pensée moderne » repose sur des malentendus et des erreurs, mais il ne pousse pas moins à un « examen de conscience indispensable⁴⁹ ». Le grief était toujours le même : Benda est un polémiste qui ne se contrôle pas. Pourtant Gabriel Marcel ne concluait pas autrement que Rivière en 1919, et cela restera la position de la *NRF* : Benda exagère, mais il a raison sur le fond, et nous pensons comme lui. Benda lui répondit à la page suivante de la *NRF* avec sa hargne habituelle : par sa recension hostile à l'universalisme, « un éducateur patenté comme M. Gabriel Marcel » vient d'« inscrire un nom de plus sur la liste des clercs qui trahissent leur fonction⁵⁰ ».

La présence de Benda était paradoxale dans une revue dont la position devenait elle-même paradoxale : il s'engageait contre l'engagement des intellectuels ; le désengagement de la *NRF* résistait mal aux engagements en tous sens de ses collaborateurs. Et le long débat auquel devait donner lieu *La Trahison des clercs* dans les pages de la *NRF* ne contribuerait pas peu à sa politisation dans les années 1930. Paulhan

⁴⁵ « Le triptyque de M. Abel Hermant », *NRF*, mars 1922, t. XVIII, p. 257-275.

⁴⁶ Émile-Paul, 1922.

⁴⁷ « Récréation métaphysique », *NRF*, ... 1925, t. XXV, p. 513-534.

⁴⁸ Paulhan, *Choix de lettres*, t. I, p. 127.

⁴⁹ « En marge de *La Trahison des clercs* », *NRF*, décembre 1927, t. XXIX, p. 831.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 856 (pagination erronée, en fait p. 836)

lui-même hésitait. Il n'était pas contre les articles sur les problèmes politiques, à condition qu'ils fussent de qualité, disait-il dès 1925 à Schlumberger, pour lui expliquer son refus d'un article sur l'Allemagne : « Maurras ne nous laisse pas le droit précisément en politique d'être médiocres, ou simplement moyens. Songez-vous que jamais les doctrines du nationalisme n'ont été défendues avec plus d'intelligence, plus de suite, plus de tenue qu'aujourd'hui⁵¹. » Avec Benda, avait-il trouvé son Bainville ?

Après avoir donné une suite à *La Trahison des clercs* dans *La Fin de l'éternel*⁵² – les clercs trahissent parce qu'ils ont chassé de la vie toutes les formes de de l'infini –, Benda tint une véritable tribune politique à la NRF à partir de sa « Note sur la réaction », en tête du numéro d'août 1929, où il ouvrait le procès de l'Action française. En passant, il prenait la défense de la démocratie contre l'« aristocratie intellectuelle » des gens de lettres, et en profitait pour dénoncer la thèse d'Alain et de Thibaudet, « toute littérature qui se rattache au démocratisme est, en tant que telle, de basse qualité », autrement dit « la valeur littéraire relève [...] de l'esprit monarchique⁵³ ». Mais la haine de la démocratie coutumière aux gens de lettres lui semblait inoffensive, car les écrivains se paient de mots, tandis que le vrai danger venait de l'alliance entre une bourgeoisie hostile aux ouvriers et un petit peuple antiparlementaire désireux d'un chef. L'article, qui n'était pas inutile, sera amplifié dans *La Grande Épreuve des démocraties*, publié à New York pendant la guerre⁵⁴.

« Sur la pensée bourgeoise » inaugura en septembre 1929 la rubrique « Scholies », pendant des « Propos » d'Alain et des « Réflexions » de Thibaudet, où Benda, authentique polygraphe, multipliait les répliques à tous ceux qui l'attaquaient çà et là, avant, de décembre 1933 à 1940, de remplir – avec Cingria notamment – la rubrique « L'air du mois » de ses interventions tous azimuts et souvent à bienvenues. Même si certains le tenaient pour un vulgarisateur et un charlatan, il y mena un combat vigilant contre la droite intellectuelle et l'Action française, appela à la constitution d'un grand parti de l'antifascisme patriotique, prit position contre l'Italie en Éthiopie, contre les accords de Munich. Tout au long des années 1930, il guerroya contre Barrès, de Maurras et de leurs disciples. Cela en fit la bête noire de Drieu la Rochelle, sensible à la complicité de Paulhan et de Benda⁵⁵, ou de Brasillach, qui s'étonnait en 1938 de « l'importance que ce monstrueux Karagheuz de la philosophie, cet obscène pantin a prise dans la NRF », et le traitait de « vieillard aigri » et de « diplodocus circoncis » dans *Je suis partout*⁵⁶. Mais Paulhan jugeait son antifascisme à propos auprès des autres lignes politiques représentées dans la revue, et il refusa en 1936 de faire paraître « Comment je suis devenu antisémite » de son ami Jouhandeau, parce qu'il aurait eu « l'air d'avoir attiré J. B. Dans un guet-apens », alors qu'il publiait *La Jeunesse d'un clerc* dans la NRF⁵⁷. « Dans toutes les maisons où je passai, j'eus ainsi à mon compte une bonne part des lecteurs et contre moi un petit prétoire des collaborateurs », dira Benda dans ses Mémoires⁵⁸. Surtout après 1938 et son opposition aux accords de Munich, il fut accusé de

⁵¹ Paulhan, *Choix de lettres*, t. I, p. 98.

⁵² NRF, août-octobre 1928, t. XXXI ; Gallimard, 1929.

⁵³ NRF, août 1929, t. XXXIII, p. 171.

⁵⁴ Éd. de la Maison française, 1942.

⁵⁵ Drieu la Rochelle, *Journal, 1939-1945*, éd. J. Hervier, Gallimard, 1992, p. 246.

⁵⁶ Cité par Jeannine Kohn-Étiemble, *226 lettres inédites de Jean Paulhan*, Klincksieck, 1975, p. 156, n. 1.

⁵⁷ Paulhan, *Choix de lettres*, t. I, p. 414.

⁵⁸ *La Jeunesse d'un clerc*, p. 122.

bellicisme, position imputée par ses ennemis à son judaïsme. Schlumberger, entre autres, chercha à le marginaliser. « Il est clair que si la direction veut ma peau, non pas seulement en raison de mon attitude dans la *NRF*, mais ailleurs, et en raison de la tendance politique générale, ma cause, notre cause, – puisque vous voulez bien me défendre, – devient singulièrement menacée⁵⁹. »

En 1918, Benda avait publié *Belphégor*, livre de guerre, pamphlet contre la littérature moderne dont Rivière avait admis le bien-fondé. Le contexte était cependant tout autre lorsque Benda tenta de répéter l'opération en 1945 avec *La France byzantine ou le triomphe de la littérature pure. Mallarmé, Gide, Alain, Giraudoux, Suarès, les Surréalistes. Essai d'une psychologie originelle du littéraire*, où il démolissait toute une littérature soucieuse de la forme et du langage au détriment des idées communes. Cette fois, Paulhan se dressa contre lui. Il est vrai qu'à la Libération, Benda, vétéran des lettres, était devenu un compagnon de route du PCF et une signature des *Lettres françaises* d'Aragon, au moment même où Paulhan rompait avec le Comité national des écrivains et dénonçait les conditions de l'épuration. Benda, non sans hargne, engagea dans une série d'articles de 1946 et 1947 un dernier combat contre les partisans de l'indulgence, Paulhan en tête, envers les talents littéraires compromis durant l'Occupation, Jouhandeau, Giono, Montherlant notamment, que Paulhan remettait en selle au nom du « droit à l'erreur ». L'attitude de Paulhan confirmait Benda dans la méfiance qu'il avait depuis un demi-siècle pour la « littérature pure », comme si sa valeur morale, sociale, intellectuelle était indifférente⁶⁰.

D'autres enjeux que littéraires se mêlèrent donc à la sévère réfutation des idées littéraires de Benda, exprimées surtout dans *Belphégor* et *La France byzantine*, que Paulhan entreprit alors. Il s'était longtemps accommodé de sa présence à la *NRF*, l'avait même utilisé pour y faire entendre la voix antifasciste dans les années 1930, sans le laisser parler directement de littérature, mais *La Trahison des clercs* et toute la suite de ses articles prenaient quand même parti sur la littérature, et Paulhan l'avait encore invité à collaborer au premier numéro des *Cahiers de la Pléiade* en 1946⁶¹. Mais leurs relations s'étaient déjà dégradées avant leur différend sur l'épuration, Paulhan ayant été blessé par l'incompréhension des *Fleurs de Tarbes* dont avait fait preuve Benda⁶² : « [...] je suis stupéfait que l'auteur de *Belphégor* n'ait même pas remarqué – fût-ce pour la critiquer, fût-ce pour la ruiner – l'explication du belphégorisme que j'esquisse moins que je ne demande aux belphégoriens [...] de l'avouer⁶³. » Pour Paulhan, le terrorisme qu'il combattait dans *Les Fleurs de Tarbes* n'était jamais qu'un autre nom du belphégorisme, à une nuance près : la critique du belphégorisme s'attachait aux effets, aux apparences de la littérature moderne, alors que celle du terrorisme exposait les ses causes, et les raisons que se donnaient les belphégoriens. Paulhan entendait analyser « un défaut évident des

⁵⁹ Lettre du 25 avril 1939, citée par Martin Cornick, *Intellectuals in History : The « Nouvelle Revue française » under Jean Paulhan, 1925-1940*, Amsterdam ; Atlanta, Georgia, Rodopi, 1995, p. 30 et 178.

⁶⁰ Sur Paulhan et Benda, voir Jeannine Étiemble, « Le « Dossier Paulhan » de Julien Benda », *Revue d'histoire littéraire de la France*, janvier-février 1974, p. 76-103 ; et, face à l'épuration, voir Gisèle Sapiro, *La Guerre des écrivains (1940-1953)*, Fayard, 1999, p. 620-622.

⁶¹ Benda, « Lemmes », *Cahiers de la Pléiade*, n° 1, avril 1946, p. 191-196.

⁶² Benda, « La crise de la littérature contemporaine et la jeunesse », *Confluences*, n° 3, avril 1945 ; puis, dans *La France byzantine*, publié à la fin de 1945, p. 000-000. Paulhan avait déjà répondu à Benda dans *Confluences*, n° 5, juin-juillet 1945.

⁶³ Paulhan, *Choix de lettres*, t. II, p. 413, lettre du 9 avril 1945.

lettres modernes – belphégorisme, romantisme, impérialisme, “littérature moderne” ou “littérature de choc”, de quelque nom qu’on l’appelle – que [...] vous-même vous bornez à constater, à déplorer⁶⁴ ». Or Benda n’y avait vu que du feu, n’avait pas compris que Paulhan s’en prenait aux mêmes cibles que lui, et jugé *Les Fleurs de Tarbes* un livre difficile, obscur, indécis, preuve même du belphégorisme de son auteur.

Incompréhension littéraire et politique s’ajoutaient donc, et les hostilités ne s’arrêtèrent plus. À la diatribe virulente de Benda⁶⁵, s’indignant de la présence **de Giono et de Jouhandeau** au sommaire des *Cahiers de la Pléiade*⁶⁶, auxquels il avait lui-même collaboré malgré leur dispute sur *Les Fleurs de Tarbes*, Paulhan répondit en dénonçant dans ses procédés « de la paresse, de la sénilité, de la mauvaise foi » : « M. Julien Benda, s’il n’a jamais hésité à exterminer ses confrères, ne s’est pas encore résigné à les lire⁶⁷ ». Et de l’accuser, par son *Discours à la nation européenne*, publié dans la *NRF* en 1933, d’avoir formé « plus d’un hitlérien », en glorifiant certains héros de l’histoire qui, pour unifier l’Europe, ont commencé par la conquérir⁶⁸.

Sous le titre, « Benda, le clerc malgré lui », Paulhan livra ensuite deux longs articles à *Critique* en mai et juin 1948, où il posait d’emblée qu’au-delà de l’« habileté d’un titre » ou de l’« opportunité d’un sujet », les livres de Benda avaient retenu l’attention plus par leur provocation et leur influence que par leur sens et leur cohérence⁶⁹. Depuis que l’écrivain moderne est « mort à toute activité intellectuelle⁷⁰ » : « Il n’est rien, à entendre Benda, parmi tout ce que les Lettres françaises ont produit, depuis soixante ans, d’illustre ou d’apparemment considérable, qui n’étale toutes les tares de la dégénérescence », jusqu’à Breton et Sartre⁷¹, mais ses exemples reposent souvent sur des contresens (Proust, Valéry, Gide) : « [...] il excelle à réfuter des arguments que personne n’a tenus, comme à expliquer des événements qui ne sont pas arrivés⁷². » Regrettant le ton « rechigné » de Benda, Paulhan retombe sur l’adjectif de Rivière trente ans plus tôt⁷³. Benda, conclut Paulhan, est léger, jaloux, hargneux, inexact, incohérent, contradictoire, dupe de lui-même, « rhétoriqueur en toute innocence, et clerc sans le vouloir » : « [...] personne ne le *croit* ; cependant chacun le lit, s’y intéresse, s’en amuse, en tire parti⁷⁴. » Diagnostic perspicace de l’ancien directeur de la *NRF*, qui pose d’autant plus vivement la question de la place que Benda occupa dans la *NRF* avant guerre : « [...] jamais personne n’a attendu de Julien Benda autre chose qu’un point de vue de Sirius », disait Paulhan en 1947⁷⁵.

À son habitude, Benda ne se laissa pas faire et rétorqua à Paulhan, le traitant de haut, l’appelant « votre collaborateur » et « mon exégète », s’étonnant de son « étrange

⁶⁴ *Ibid.*, p. 424, lettre du 26 mai 1945.

⁶⁵ Benda, « Le cas Paulhan », *L’Ordre*, 27 octobre 1947.

⁶⁶ **Giono et Jouhandeau, « ... »**, *Cahiers de la Pléiade*, n° 2, avril 1947.

⁶⁷ « Trois notes à propos de la patrie », *La Table ronde*, n° 1, janvier 1948 ; *De la paille et du grain*, Gallimard, 1948 ; *Œuvres complètes*, t. V, p. 361.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 364-365.

⁶⁹ « Benda, le clerc malgré lui », *Critique*, n°s 24 et 25, mai et juin 1948 ; *Œuvres complètes*, t. III, p. 227.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 227.

⁷¹ *Ibid.*, p. 248.

⁷² *Ibid.*, p. 252.

⁷³ *Ibid.*, p. 253.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 260.

⁷⁵ *De la paille et du grain* ; *Œuvres complètes*, t. V, p. 346.

doctrine » et de sa « très curieuse philosophie »⁷⁶. Paulhan conclut (provisoirement) l'échange sur des mots tranchants. Benda déclare penser tantôt comme un Grec, tantôt comme un Juif : « Tout ce que je reproche à ce Juif est d'être antihellène ; à ce Grec d'être antisémite⁷⁷. »

Le ton monta encore d'un cran, chacun cherchant désormais à blesser l'autre. Benda traita Paulhan de « fossoyeur de la France » dans un article de rupture publié dans *Europe*. Il y recherchait le « mobile qui anime Paulhan dans son application opiniâtre [...] à démontrer l'inanité de mon œuvre⁷⁸ », et il le trouvait dans la « défense personnelle », car Paulhan se reconnaissait dans tous les traits de sa *France byzantine* : « recherche à tout prix du rare, culte de la subtilité pour elle-même hors de toute proportion avec ses résultats, de la pensée hermétique, du travail stylistique pour lui-même, de l'ouvrage sibyllin, dévotion au mot pour lui-même, suprême importance conférée au problème du langage littéraire », avec ces conséquences morales : « exigence d'une place particulière pour le littéraire dans la société, d'un code spécial pour ses délits, de l'absolution des faillites morales au nom du droit du talent⁷⁹ ». Benda se risquait à des interprétations de l'homme qu'il connaissait bien, car « un psychanalyste attacherait une grande importance à la plénitude de satisfaction qu'il manifeste quand il exerce un jeu (le jeu de boules, le ping-pong)⁸⁰ », notait son écriture « qui révèle un amusement enfantin [...] à bien former ses lettres ». Liant leurs deux disputes, littéraire et politique, Benda concluait donc que la « vénération de la littérature » était ce qui conduit Paulhan à conférer à l'écrivain une « condition exceptionnelle » et un « droit à l'impunité dans ses entreprises contre la nation⁸¹ », comme si la « spécificité du littéraire » que la littérature fût « étrangère d'essence à toute valeur morale ». Les qualifications de « mégère en rage » et de « fossoyeur de la France » n'arrangeant rien.

Comme dans une querelle de ménage où l'on sait comment faire mal, Paulhan répliqua dans une dernière note des *Cahiers de la Pléiade* : « Il n'a de cesse qu'il n'ait provoqué, déchiré, pourfendu. Il critique moins à vrai dire qu'il ne lance l'anathème⁸². » Paulhan en venait à démolir amèrement tous les essais de Benda que la *NRF* avait publiés avant la guerre, jusqu'à cette flèche insidieuse : « Le bruit courait naguère que l'œuvre dans laquelle il marque fortement la dégénérescence et la vanité de toute pensée française : *La France byzantine*, lui avait été commandée par la Propagande hitlérienne. Je n'ai pas besoin d'ajouter que c'était un faux bruit. Mais un faux bruit, si je puis dire, très ressemblant. » Benda avait passé la guerre à Carcassonne, « enterré vif » comme il le dira. Le rapprochement risqué par Paulhan nous semble aujourd'hui choquant : cela témoigne d'un profond changement de sensibilité sur la signification de l'Occupation, car, dans leur polémique, l'argument n'était pas pire qu'un autre, mais la violence de leurs échanges de 1948 confirme l'étrangeté de leur attelage durant les années 1930. La rupture était consommée.

⁷⁶ *Critique*, n° 28, septembre 1948, p. 859-863.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 864.

⁷⁸ Benda, « Un fossoyeur de la France : Jean Paulhan », *Europe*, n° 32, septembre 1948, p. 22.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 28-29.

⁸⁰ *Ibid.*, p. 24.

⁸¹ *Ibid.*, p. 26.

⁸² « Une critique en pièces détachées », *Cahiers de la Pléiade*, n° 6, automne-hiver 1948 ; *De la paille et du grain* ; *Œuvres complètes*, t. V, p. 395.

La polémique avait emporté Benda et Paulhan hors d'eux-mêmes. Dès 1953, Paulhan insistait pour que Benda collaborât à la *Nouvelle NRF*, et Benda, malgré sa rancune contre la *NRF* de Drieu, se laissa faire⁸³. En 1965, Paulhan rappelait à Étienne, qui lui demandait des lettres de Benda, l'histoire de leur amitié : « Tant que nous étions amis, J. B. me suivait pas à pas : aux Pyrénées, aux Alpes etc. (Il avait besoin chaque matin d'un voisin, à qui lire le résultat de ses cogitations de la nuit). Quand nous avons cessé d'être amis, eh bien il n'éprouvait plus le besoin de rien me dire, ni m'écrire. De sorte que je n'ai pas de lettres de lui⁸⁴. » À la mort de Benda, Paulhan se souvient « de ses plaisanteries, de ses sourires, d'une intelligence, certes inflexible, mais pleine de charmes et de grâce⁸⁵ ». Et l'une de ses dernières lettres, en 1968, était nette : « Mais oui il faut défendre Benda⁸⁶. »

L'ambivalence de Rivière à l'égard de Benda en 1919, celle de Paulhan dans les années 1930, lui permirent de devenir un pilier de la *NRF* et d'y installer l'antimoderne et l'antilittéraire. Mais la tolérance de Gide fut, jusqu'au bout, encore plus étonnante, alors que Benda ne cessait de se moquer de lui. Lors de la publication de son *Journal* en juillet 1939, Benda n'eut pas de raison de se plaindre, comme en témoigne Queneau : « S/ Paulhan. Le *Journal* de Gide vient de paraître. Dans le bureau de Paulhan, chacun s'empresse et regarde son nom. Benda arrive. Paulhan : on va voir ce que Gide dit de vous. Benda consent. On regarde : Gide n'en dit que du bien. Mais Paulhan : "Regardez, Benda, p. 250 (p. ex)... p. 1250... il est resté 15 ans sans parler de vous⁸⁷ !" »

Gide fut enthousiaste de *La Trahison des clercs*⁸⁸ et il mentionne toujours favorablement les articles des années 1930, comme *Discours à la nation européenne*, qui fait, selon Gide, de Benda un maître à penser⁸⁹. Benda l'attaque, mais Gide lui donne raison : « [...] dans le court passage [de *La Grande Épreuve des démocraties*] où Benda me prend à partie, je lui accorde raison contre moi, il va sans dire⁹⁰. » Curieuse affinité ! Gide se compare à Benda en 1948, à l'époque où Benda vocifère contre Paulhan : « J'ai combattu les mêmes dragons que lui », dit-il en 1945 à propos de *Belphégor* et de *La Trahison des clercs*⁹¹. Enfin, lisant l'un des derniers ouvrages de Benda en 1948 : « Le *Style des idées* de Benda./ Presque toujours je suis d'accord avec Benda contre les "idées" apocryphes qu'il me prête (ou à Valéry)⁹². » En somme, comme d'habitude, Benda triche, manipule les textes, mais il a quand même raison. Benda fut – avec d'autres – l'incarnation de la mauvaise conscience de Gide, ou de Rivière, ou de Paulhan.

L'indulgence de Gide ne cessa même pas après *La France byzantine*, où il était ridiculisé. La plupart des mots sont déformés ; Benda les « incline de droite ou de gauche » : « C'est ce qui rend souvent insupportables certaines utilisations de Benda, sottises si l'on ne veut pas qu'elles soient malhonnêtes (boutades de Valéry, par exemple,

⁸³ « De quelques traits du monde actuel », *NNRF*, n° 3, mars 1953, p. 411-430 ; « Qu'est-ce que la critique ? », *NNRF*, n° 17, mai 1954, p. 814-822.

⁸⁴ Lettre du 29 août 1965, citée par J. Kohn-Étienne, *226 lettres inédites de Jean Paulhan*, p. 412.

⁸⁵ Lettre de 8 juin 1956 à Mme Julien Benda, citée par J. Étienne, « Le "Dossier Paulhan" de Julien Benda », p. 103.

⁸⁶ Paulhan, *Choix de lettres*, t. III, p. 281, lettre à André Dalmas du 7 mars 1968.

⁸⁷ Queneau, *Journal (1939-1940)*, Gallimard, 1986, p. 16.

⁸⁸ Lettre à Paulhan du 2 août 1927, mentionnée par M. Cornick, *Intellectuals in History*, p. 51.

⁸⁹ *Journal*, t. II, p. 387.

⁹⁰ *Ibid.*, p. 1001.

⁹¹ *Ibid.*, p. 1007.

⁹² *Ibid.*, p. 1060.

que Benda prend, ou feint de prendre “au sérieux”, et dont il se sert pour prouver que...). [...] Comment discuter (et à quoi bon ?) avec quelqu’un de décidé à vous trouver en faute ? Dommage ! J’aurais si grand plaisir à causer avec lui, gentiment, bras dessus, bras dessous, comme tout de même nous avons fait quelques fois jadis. Je me souviens en particulier d’un déjeuner chez Lady Rothermere, qui s’occupait alors, avec T. S. Eliot, du *Criterion*. Benda et moi nous étions voisins de table. Il me sembla (je croyais) m’entendre si bien avec lui ! Nous parlions tous deux, comme *a parte*, de Péguy d’abord, puis de Chopin. Ah ! combien tout ce qu’il disait de la musique en général, de celle de Chopin en particulier, me paraissait intelligent, juste, et sensible et sensé ! [...] maintenant que *L’Action française* lui manque pour exercer sa pugnacité, il s’en prend à ceux qui sont tout stupéfaits de le voir se dresser en adversaire⁹³. »

À déjeuner chez Lady Rothermere, sa traductrice anglaise, au lieu de converser avec T. S. Eliot, champion du modernisme réactionnaire, Gide, quelque part dans les années 1920 – le *Criterion* fut fondé en 1922 –, a un aparté avec Benda : c’est tout un tableau, qui paraît excellemment résumer les relations compliquées et équivoques de la *NRF* et du modernisme.

Antoine COMPAGNON

⁹³ *Ibid.*, p. 1052.